Collection G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

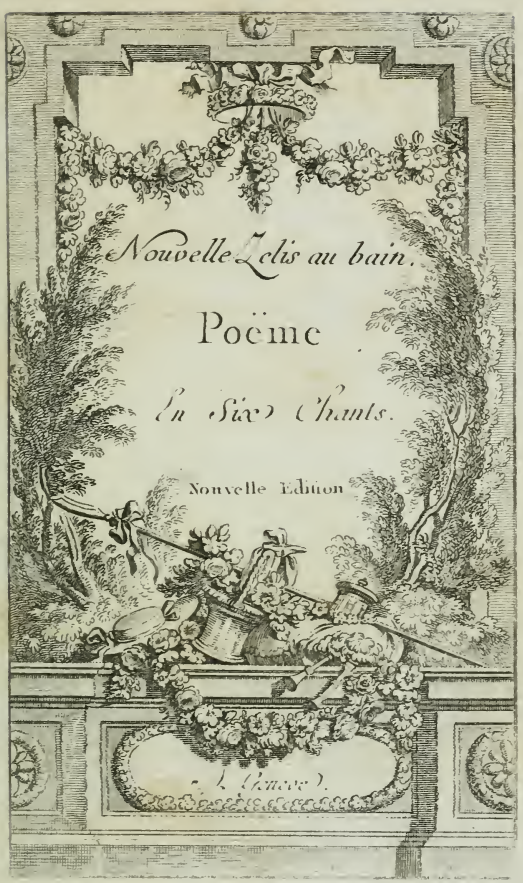
by

An Anonymous Donor

1933

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lanouvellezlis00peza


Nouvelle Zelis au bain.
Poëme
En Six Chants.
Nouvelle Edition

A.R. Upper VII
Clezay, Alexandre Frédéric Jacques, marquis de

LA
NOUVELLE ZÉLIS
AU BAIN,

POEME EN SIX CHANTS.

A GENEVE;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image S. Joſeph.

M. DCC. LXVIII.

316769 35
1. 7.

LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE***

EN LUI ENVOYANT LE POÈME

DE LA NOUVELLE

ZÉLIS AU BAIN.

C'EST à vous, mon ami, que j'adreſſe mes Vers, parce que vous ſavez fort bien que, faire des Vers & remplir ſes devoirs, ſont deux choſes très-compatibles.

MAIS s'il étoit une Profeſſion où ce délaſſement fût moins permis, ce ne ſeroit aſſûrément pas la nôtre. Ce ne ſeroit pas dans un état, où, malgré les entraves de la diſcipline, tout doit encore reſpirer l'air

de la liberté ; où les plus grands ſuccès dépendans du reſſort de l'imagination, tout ce qui pourra l'exercer & l'étendre, ſera convenable ; où l'humanité ayant ſi ſouvent beſoin de la ſenſibilité de l'ame pour plaider ſa cauſe, tout ce qui pourra la nourrir ſera eſſentiel ; où le caractère national enfin, a fait de la gaïté même, une vertu néceſſaire.

Oui, mon cher Chevalier, vous ſavez quitter Polibe pour Chaulieu, & n'en reprenez Polibe qu'avec plus de courage. Vous concluez que ces rigides Cenſeurs avançant, que quand on fait le métier de Polibe, on ne doit pas lire Chaulieu, finiſſent toujours par ne lire ni l'un ni l'autre. Vous riez avec moi de ces oiſifs, moins ſévères, que mal intentionnés, qui n'ayant pas la force de mieux faire que

les autres, trouvent plus court de publier que les autres font mal, & perdent ſi juſtement leurs peines dans un ſiècle où nous voyons à quel point les amuſemens de la ſociété peuvent s'allier aux plus ſérieuſes occupations.

Nous ne ſommes plus, grace au Ciel, dans ces temps de barbarie, où l'ignorance étoit un des privilèges des rangs. Les Muſes s'approchent, ſans trembler, d'un trône, où les conduit la même main qui en diſpenſe les faveurs. On peut aujourd'hui, ſans déroger, vouloir étendre les bornes de ſon eſprit; & ceux qui ſoutiennent le contraire prouvent ſeulement que l'on ne déroge point, pour n'avoir pas le ſens commun.

Vous n'avez pas oublié que le bon Henri IV faiſoit des Vers; que des Plai-

nes d'Ivri, il voloit à Anet, & que ce ne fût qu'après avoir fait retentir les Rives de l'Eure, du nom de la belle Gabrielle, qu'il rentra Vainqueur dans Paris. Vous savez qu'avant lui le Héros de Pharsale cultiva les Lettres, & vous admirez enfin, avec toute l'Europe, cet Aléxandre du Nord qui joue de la flûte quand ses tambours cessent de battre, & compose alternativement, pour ses Généraux, des Instructions militaires, & des Epîtres philosophiques.

POUR moi, qui n'ai pas tant d'affaires que ces grands modèles, (n'ayant pas l'honneur de commander autant de Dragons qu'ils ont de milliers d'hommes à conduire), j'avoue, sans en rougir, que le commerce des Muses est le charme de ma vie, comme l'étude de mon métier en est l'oc-

cupation ; je consacre à la Poësie les momens, que ceux qui me condamnent, employent à médire. Si j'y joignois tous les instans qu'ils perdent à ne rien faire, on pourroit, peut-être, m'accuser avec plus de justice, de donner trop de temps aux Belles-Lettres ; & n'en déplaise à ces charmans Dénonciateurs, toutes réflexions faites, j'ose préférer le ridicule d'écrire à celui de ne savoir pas lire.

Les Vers, la Musique & les Arts, sont à mon esprit, ce que le sommeil est à mon corps ; ils le rajeunissent. On voit souvent l'Indien détendre son arc pour lui donner plus d'élasticité.

(a) Las de suivre nos colonnes à travers les communications pénibles de la

(a) Tout cet alinéa a trait à la guerre d'Ita-

côte de Gènes, & les défilés des Appennins, je trouve bien doux de m'asseoir quelquefois sous le berceau où Zélis sommeille ; de voler des bords de (*b*) l'Eurotas aux rives de la (*c*) Bormida ; de retourner aux Campagnes de la fertile Morée, & de quitter enfin ma Nayade nouvelle, pour passer le Tanaro à la nâge, en suivant le Vainqueur à (*d*) Bassignana.

---

lie, & particulièrement à la Campagne de 1745 ; dont l'Auteur de cette Lettre donnera incessamment la Relation, avec la Traduction & Réfutation de celle qui a été écrite en Latin par Bonamici, alors Officier dans le Régiment de Tarragone.

(*b*) L'Eurotas, sur les bords duquel on place la Scène du Poëme, arrose une partie de la Morée.

(*c*) La Bormida, Rivière qui s'embouche dans le Tanaro, près d'Aléxandrie.

(*d*) Bassignana, Village situé sur la rive

On ne peut pas toujours s'occuper d'objets qui exigent une grande application. Une des Loix le plus généralement établie par la Nature, eſt que le repos doit ſuccèder au travail. Après avoir franchi le ſommet des Montagnes, le Cerf ſe repoſe dans la Vallée; le Lion qui vient de chercher ſa pâture en rugiſſant, ſe repoſe ſur l'herbe qu'enſanglante ſa proïe; & cette terre, qui nourrit le Cerf, le Lion & l'Homme, ſe repoſe à ſon tour, après avoir enrichi le Laboureur, qui la cultive. Avouons-le, mon ami, l'homme, ſur-tout, n'a pas le droit de ſe croire infatigable, & convenons encore qu'un genre de repos, qui

---

gauche du Tanaro, au-deſſus du confluent de cette Rivière, dans le Pô. Le Roi de Sardaigne y avoit aſſis ſon Camp en 1745, & y fut dépoſté & battu le 26 Septembre, & non le 5 Octobre, comme le prétend l'Hiſtorien Bonamici.

devient pour lui une occupation intéreſſante, mérite à juſte titre, qu'il lui donne la préférence ſur tous les autres.

Tels ſont les Arts, mon cher Chevalier; les Arts, qui ſeuls d'intelligence avec l'amitié & l'amour, rempliſſent les heures en les faiſant paroître plus rapides; donnent un prix réel aux richeſſes, & apprennent à s'en paſſer. Par eux les hommes ſont invités à vivre enſemble, & ne ſont point effrayés de vivre ſeuls. Le commerce des Arts adoucit l'ame; & ce n'eſt que ſur le front de leur favori que l'on peut trouver encore l'expreſſion de l'aménité; de l'aménité, qui ne devroit être que le plus naturel des penchans, mais dont tant d'objets qui nous environnent, ont fait une vertu difficile. Juſques à quand réſerverons-nous nos hommages à ce qui nous rend malheureux,

heureux, & le ridicule à ce qui nous console?

Après cette justification, peut-être trop personnelle pour être intéressante, il faut bien un peu vous parler du Poëme que je vous envoye, & vous dire pourquoi & comment j'ai refait entièrement cet Ouvrage.

Etant à la Campagne, je trouvai l'ancienne Zélis sur la toilette d'une femme. Je jettois alternativement des yeux de père sur la brochure, & sur la femme des yeux de jeune homme; (car elle étoit jolie). Je vis bientôt que l'une avoit autant besoin de parure, que l'autre avoit le droit de s'en passer. Quelques réfléxions de ma part, de plus ingénieuses de la part de celle qui m'écoutoit, me déterminèrent à retoucher

cette première & imparfaite production de ma plume.

Une des remarques de Madame de*** tomboit ſur le reſſort du ſecond Chant de l'ancienne Zélis au Bain. Vous vous rappellez, (ou vous ne vous rappellez pas), que Zélis prenant la voix du Berger Liſis, pour celle d'Hilas, ſon amant, & l'entendant adreſſer ſa Chanſon à Philis, devenoit jalouſe, comme de raiſon. C'eſt ce pitoyable moyen que proſcrivit très-juſtement mon aimable Critique. » Vous trouveriez » donc tout ſimple, me dit-elle, que votre » Maîtreſſe prît la voix d'un autre pour la » vôtre. Si cela étoit, ajouta-t-elle, les en» tretiens qu'elle auroit à la brune, pour» roient avoir leurs inconvéniens ». Je convins de mon tort, promis de le réparer, & reconnus dans cet Arrêt, le tact délicat

que la nature accorde aux femmes, & dont les hommes leur doivent encore la foible portion qu'ils peuvent en acquérir.

Le quatrième & dernier Chant du même Ouvrage me parut ſuſceptible de pluſieurs autres obſervations. Madame de * * * les avoit faites auſſi-bien que moi, ſans doute ; mais elle fut moins franche à me les communiquer. Vous avez ſûrement remarqué qu'Hilas, par un courage digne de la jeuneſſe, & plus encore de l'amour, après avoir arraché Zélis aux flots en courroux, ſe trouve pendant la nuit ſur une rive éloignée, habillé comme un homme qui ſort du bain, & près d'une Bergère, vêtue ſelon le même coſtume. Vous avez ris, à-coup-ſûr, de la mal-adreſſe avec laquelle me rendant alors victime de la vraiſemblance, je laiſſois dormir mon Hé-

ros. J'étudiois probablement la Phyſique dans ce temps-là : mais depuis ayant un peu feuilleté le Livre de la Société, j'ai reconnu qu'un Héros qui s'aviſoit de dormir près d'une jolie femme, pouvoit bien être dans la nature, mais n'en n'étoit pas plus intéreſſant.

Je réſolus donc de commencer les changemens du Poëme par cette correction importante ; & (m'étant mis à l'ouvrage pour corriger quelques Vers) j'ai fini par faire un Poëme tout neuf, & malheureuſement une fois plus long que le premier. Je dis malheureuſement pour ceux qui auront la complaiſance de le lire. J'avouerai que pour moi j'ai trouvé qu'il finiſſoit encore trop tôt. C'étoit un ſonge agréable que j'avois à mes ordres ; & il y a peu de journées qui n'ayent beſoin d'être terminées par un joli rêve.

Je plains ceux dont l'âpreté cinique refuſe à ſes fictions innocentes, le prix qui leur eſt dû ; qui, pour ſe livrer à des erreurs toujours plus triſtes, & ſi ſouvent plus dangéreuſes, traitent toutes les erreurs riantes, de Fables ridicules & puériles. Puériles ? Et tant-mieux ; c'eſt un plaiſir bien vraiment ſage, que celui d'être longtemps enfant. Je dirai plus, c'eſt le plaiſir des honnêtes gens. Car les ames, bien avec elles-mêmes, ſont ſeules ſuſceptibles d'en jouir.

Tous ces détails un peu ſurannés de la Bergerie, mais rajeunis par l'imagination du Poëte ; ces ſcênes mélancoliques ; ces eſquiſſes champêtres, même avec leurs défauts, auront toujours un prix pour les cœurs ſenſibles. Amans de la nature ; ces riens enchanteurs, ſeront pour eux, ce

qu'eſt pour nous le Portrait & le Bracelet de cheveux de notre Maîtreſſe. Ces colifichets ne ſont pas l'amour ; mais convenons-en, quand nous méconnoiſſons leur valeur, nous méritons bien un peu notre congé.

Croyez-moi, quittons nos hochets le plus tard qu'il nous ſera poſſible. Goûtons encore ces diſtractions de l'enfance ; par le plaiſir qu'elles nous cauſent, elles annoncent que nous concervons quelque choſe de l'innocence du premier âge.

Méfions-nous de ces Docteurs taciturnes, proſcrivant tout ce qui n'eſt pas auſſi mauſſade qu'eux, voilant leur incapacité du manteau de la Pédanterie, & voulant faire accroire, que pour ſervir les hommes, il faut abſolument les ennuyer.

Mais ſi, d'un côté, la ſenſibilité met un prix à ces jeux, & en prolonge les jouiſſances ; de l'autre, il faut avouer que les cœurs ſenſibles ſont, plus que les autres, ſuſceptibles de les perdre. Ce calme de l'ame, qui permet ſeul de les goûter ; cette intérieure ſécurité, (qui ſeule diſpoſe à recevoir les impreſſions du bonheur). Cœurs faciles & tendres, dont-elle devroit être l'appanage, en jouiſſez-vous, en pouvez-vous jouir ici ? Que d'objets l'altérent ! que d'événemens la détruiſent ! que de bleſſures vous font ſaigner ! Vous nés pour l'amitié céleſte & pour l'amour fidèle, eſt-ce parmi des amis faux, des époux perfides que vous pouvez être tranquilles ? Vous, pures comme votre eſſence, ames douces & fières, que la baſſeſſe dégoûte, que l'orgueil révolte, que le menſonge effarouche,

que l'intolérance déchire, eſt-ce ici que vous pouvez être heureuſes ?

Il eſt, oh ! mon ami, il eſt une ſenſibilité généreuſe qui, au défaut d'infortunes perſonnelles, nous fait ſouffrir des infortunes générales, & même étrangères. Le cri de la douleur n'a pas beſoin d'être l'expreſſion de ſes propres ſouffrances, pour faire treſſaillir l'ami de l'humanité ? Le luxe du Riche inſolent, ne nous bleſſe t-il donc plus, dès que ſon char n'étourdit plus nos oreilles ? L'Infortuné que vous avez rencontré le matin, vous laiſſe-il ſeul quand vous vous renfermez le ſoir chez vous ? Non, je vous connois mieux ; vous aimez, vous honorez les malheureux, & c'eſt pour cela que je vous aimerai toute ma vie.

Mais ſur quels Tableaux attirai-je vos regards ?

regards? Entrons plutôt dans le Bocage, où vous êtes attendu par Zélis ; ouvrez les portes de votre imagination à la troupe des fictions aimables ; ſongez à la plus jolie femme que vous connoiſſiez, à une moins belle, ſi vous l'aimez davantage ; & pardonnez ce bavardage, mon cher Chevalier, à celui qui renouvelle le ſerment déja fait, de partager vos dangers à la Guerre, comme vos plaiſirs, pendant la Paix.

FIN.

Ch. Eisen Inv. et Del. P. Longueil Sculp. 1763

LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POÈME.

CHANT PREMIER.

JE veux chanter une ſimple mortelle
Qu'amour fit naître au bord de l'Eurotas ;
Si l'on régnoit quand on eſt la plus belle,
Elle eût régné dans ces heureux climats.
Mais qu'ai-je dit ? à t'aſſeoir ſur un trône,
Tendre Zélis, que pourrois-tu gagner ?

A la beauté que ſert une couronne?
La beauté plaît, & c'eſt plus que régner.

D'UNE eau limpide arroſer les corbeilles
Qui préſentoient à ſes jeunes abeilles
La fleur du thym diſputée aux Zéphirs;
Dans le criſtal des plus pures fontaines,
De ſes brebis tremper les riches laines;
Voilà les ſoins qui charmoient ſes loiſirs:
Elle ignoroit qu'il fût d'autres plaiſirs.
Un beau Pigeon, un Pigeon bien fidèle,
Partageoit ſeul ces naïves amours.
Au fin duvet qui vêtiſſoit ſon aîle,
Par cent baiſers prodigués tous les jours,
Zélis prêtoit une blancheur nouvelle.
L'oiſeau chéri voltigeoit ſur ſa main,
Eparpilloit ſa longue chevelure,
Ouvroit le voile attaché ſur ſon ſein,
Ne recevoit pour ſeule nourriture
Que le millet, & les ſeuls grains choiſis
Qu'il déroboit aux lèvres de Zélis.
Il ſuit la Nymphe aux champs, dans la montagne,
Semble oublier, careſſé dans ſes bras,

Juſqu'aux beſoins d'avoir une compagne ;
Beſoin d'aimer que Zélis ne ſent pas.

Mai reparut, & ſa première aurore
Fut le ſignal de la fête de Flore.
Zélis eſt prête, & vole au rendez-vous :
Avec Zélis, les Amours y vont tous ;
Et ſon Pigeon voltigeant ſur ſa tête,
Veut être auſſi le témoin de la fête.
Un bois touffu de myrtes toujours verds,
Par les Zéphirs défendu des hivers,
Etoit le temple, où toute la contrée
Venoit ſervir l'Immortelle adorée.
Douze chemins, couverts par des berceaux
D'épines en fleurs, & d'arbuſtes nouveaux,
Aboutiſſoient à la rive du fleuve
Qui d'une eau pure, en tout temps, les abbreuve.
Tous les bergers réveillés par l'Amour,
Dans ces beaux lieux ont dévancé le jour.
Pour recevoir les folâtres bergères,
Ils ont orné les chaloupes légères ;
Et pour ſouſtraire au Soleil redouté
Le frêle éclat du teint de la beauté,

Ont enlacé dans les flottans cordages,
De verds feſtons, dépouilles des bocages.
L'onde blanchit ſous l'effort des rameurs :
Avec leurs cris au loin, écho répéte
L'accord du luth, le ſon de la muſette,
Et mille voix qui rediſent en chœurs
L'hymne adreſſée à la reine des fleurs.
La troupe vole, approche de la rive ;
L'heureux amant ſoulève dans ſes bras
Le doux fardeau de ſa belle Captive.
Liſe a les ſoins du chanteur Ménalcas :
Contre ſon ſein Amintas porte Aline,
Liſis, Théone, & Mélibée, Aleine.
Zélis paroît : mille bras empreſſés,
Pour l'obtenir, ſont vers elle élancés :
Soudain commence une joûte galante ;
Chacun prétend à la gloire brillante
De tranſporter la Nymphe ſur ſes bords ;
Et ſur la barque alors empriſonnée,
Zélis paroît la ſeule abandonnée ;
Quand elle eſt ſeule, objet de tant d'efforts :
Sur un ſeul pied en avant étendue,
Elle s'élance, & ſemble ſuſpendue :

Pour obéir au ſouverain des Dieux,
Telle eſt Iris, prête à quitter les Cieux.
Aux tendres ſoins qu'Hilas met à la lutte,
Que l'on voit bien le tréſor qu'il diſpute!
Hilas l'obtient, & la tendre Zélis,
Par un ſourire en double encor le prix.

MAIS à l'Autel on porte les offrandes,
Il eſt orné des plus fraîches guirlandes;
Le jeune Amant qui, d'une tendre fleur,
Vient enrichir la couronne de Flore,
Soigneuſement en garde une autre encore,
Pour la Beauté qui régne ſur ſon cœur.
De nouveaux jeux dévoilent d'autres graces.
Vole, Zélis, viens imprimer tes traces
Sur les tapis que l'on va parcourir.
Le long d'un pré qui vient de refleurir,
Un bruit connu raſſemble les Bergères:
Ainſi les fleurs brillent dans nos parterres.
Vole, Zélis, le prix vient de s'offrir:
Le diſputer, ce ſera l'obtenir.

LE ſignal ſonne, & la bande folâtre

Court à la gloire, & trouve le plaiſir.
Dans cet élan combien de ſeins d'albâtre
Sont mis à nud par l'aîle du Zéphir !
Chaque rival, au but courant lui-même,
Forme des vœux pour la Nymphe qu'il aime.
Que ne peut-il, pour mieux hâter ſes pas,
Au but marqué, la porter dans ſes bras ?
En ce moment, pour témoin de ſa gloire,
Chaque Beauté doit avoir ſon Amant :
Jugez, jugez, combien, en ce moment,
On fait d'efforts pour ſaiſir la victoire.
Elle eſt douteuſe, & l'avantage égal.
Long-temps l'eſſain des jeunes Atalantes
Ne céde rien dans ces courſes brillantes.
Mais du Triomphe, Hilas donne un ſignal ;
L'air retentit de cent voix éclatantes,
Et le Berger s'élançant vers le prix,
Arrive à temps, pour l'offrir à Zélis.

QUELLE rougeur, en ce moment colore
Ton tein charmant, belle Nymphe de Flore :
Tendre Zélis, la fatigue du jour
Te fait rougir, mais bien moins que l'Amour.

Qu'un

Qu'un prix eſt doux, que les palmes ſont chères,
Quand notre gloire eſt le commun bonheur!
En admirant ton ſourire enchanteur,
Chaque Berger crut te devoir un cœur:
Ta modeſtie a celui des Bergères,
Et leur tribut n'eſt pas le moins flatteur.

MAIS, voyez-vous, ſous ce platâne antique,
Le ſimple apprêt de ce feſtin ruſtique?
Dans cet argile, en vaſe façonné,
Déja ruiſsèle un albâtre liquide:
Déja Bacchus de pampre couronné,
Verſe les flots de ſa pourpre fluide:
L'heureux Paſteur devient un Echanſon.
Des tendres fruits que permet la ſaiſon,
On a ſemé la naiſſante fougère,
Et le Berger obtient de ſa Bergère
Un doux baiſer, pour prix d'une chanſon.

AH! dans ce jour, fête d'un Dieu volage,
(Celle de Flore eſt celle de Zéphir)
Dans ce beau jour qui va trop tôt finir,
Que de cœurs vrais l'amour fidèle engage!

Entendez-vous les regrets des Amans,
En voyant fuir des heures auſſi chères ?
Que j'aime à voir dans ces triſtes momens
Rouler des pleurs dans les yeux des Bergères !

Il faut quitter ce qu'on aime le mieux ;
Le Soleil fuit, la fin du jour s'avance :
En ſe donnant des gages amoureux,
On cherche en vain à conſoler l'abſence :
Dans ces bienfaits, par l'Amour apprêtés,
L'argent, ni l'or ne ſont point incruſtés.
C'eſt un ruban ; c'eſt une pannetière :
Ce ſont des riens ; mais des riens sûrs de plaire :
Ah ! pour l'amour, le plus ſimple feſton,
Eſt un tréſor, alors qu'il eſt un don.
En ce moment, des mains de la plus belle,
Que recevra l'amant le plus fidele ?
Au tendre Hilas, que donnes-tu, Zélis ?
C'eſt une coupe, heureux & noble prix,
Qu'aux jeux du Chant obtint jadis ton Père :
Il ſut chanter ainſi que tu ſais plaire.
En vain l'Artiſte a, ſur ce beau préſent,
De ſon ciſeau fait le plus docte uſage :

Au tendre Hilas pardonne en ce moment,
S'il ne ſent pas tout le prix de l'ouvrage.
Il voit ta bouche, organe des amours,
Preſſer le bord qu'il doit preſſer toujours:
De quoi peut-il s'occuper davantage?

C'EN eſt donc fait, l'on retourne au rivage,
De mille feux ſentant brûler ſon cœur:
Chacun s'éloigne à regret du bocage,
Et connoiſſant l'Amour pour ſon vainqueur.

NON, cet amour, dont les coupables flâmes
Brillent aux yeux, ſans échauffer les ames,
Dont le nom ſeul fait fuir la volupté;
Non, ce faux Dieu, dont la triſte puiſſance
Se borne, hélas! à tromper l'innocence,
Et fait un jeu des pleurs de la Beauté:
Mais cet amour qu'accompagnent ſans ceſſe
Le tendre eſpoir, préférable à l'yvreſſe,
Ce trouble heureux, ce ſilence flatteur,
Deſirs ſecrets, jouiſſances muettes,
Faites pour l'ame, & ſon premier bonheur;
Le vrai plaiſir, & ſes faveurs diſcrettes,

Les jeux, les ris, & quelquefois les pleurs,
Souvent plus doux que les ris enchanteurs.
A ſes accens, la nature attentive,
Pare les champs de nouvelles couleurs :
Pour les amans ſa fraîcheur eſt plus vive ;
C'eſt pour eux ſeuls qu'elle produit des fleurs.
Si tous les ans un dôme de verdure
Vient ombrager la voûte des boſquets,
C'eſt pour tromper les regards indiſcrets ;
C'eſt que l'amour & la volupté pure
Veulent toujours que leurs biens ſoient ſecrets.
Sans les amans, que ſerviroient l'ombrage
Et le gaſon, que, ſous l'épais feuillage,
Au doux Printemps, font naître les Zéphirs ?
L'ombrage eſt fait pour voiler les plaiſirs ;
Et le gazon ? . . . L'amour en fait l'uſage. . . .

JEUNES Amans, où portez-vous vos pas ?
Que fait Zélis au fond de ſon Village ?
Loin de Zélis, ah ! que peut faire Hilas ?
Zélis gémit, Hilas ſouffre & deſire.
A tout moment l'un & l'autre ſoûpire,
L'amant tout haut, la bergère tout bas :

Que je les plains ! l'abſence eſt ſi cruelle !
Voir ce qu'on aime, eſt un ſi grand plaiſir ! . . .
Mais ſur le ſort de ce couple fidèle,
Raſsûrons-nous, ma Muſe me révèle
Qu'amour bientôt ſaura le réunir.

FIN DU PREMIER CHANT.

Ch. Eisen Inv. & Del. *De Longueil Sculp. 1763.*

LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POÈME.

CHANT SECOND.

S'IL est au monde une Beauté rebelle,
Ah! plaignons-la; mais plaignons à leur tour,
Et les moutons, & l'oiseau d'une Belle
Qui s'abandonne aux charmes de l'amour.
Zélis, hier, vit Hilas à la fête;
Et ses troupeaux manquent d'herbe aujourd'hui:

Son beau Pigeon roucoulant ſon ennui,
Vient vainement ſe bercer ſur ſa tête,
Ou ſur ſon Sein tendrement repoſer;
A peine, hélas! obtient-il un baiſer.
Adieu, pigeons, troupeaux, toiſons, abeilles:
Non, ce n'eſt plus pour eux que tu t'éveilles,
Zélis, Zélis, quel changement ſoudain!
Quel changement du ſoir au lendemain!

Le lendemain, dans le même bocage,
Elle vint fuir les feux brûlans du jour;
Zélis plutôt, Zélis ſenſible & ſage,
Fuyoit Hilas & les feux de l'Amour.
Tout ſert ce Dieu pour tromper l'innocence.
Sous ce berceau ſombre & myſtèrieux
Zélis n'eſt pas ſi ſeule qu'elle penſe:
Elle y vient fuir un amant dangereux;
Le tendre Hilas y cherche ſa préſence:
Soyons plus vrais, ils ſe cherchent tous deux.

Près d'un ruiſſeau la bergère eſt placée.
La voyez-vous comme elle eſt abaiſſée
Négligemment, pour arrêter cette eau:

Et par degré, quand la Nymphe charmante
Veut incliner ſon front vers le ruiſſeau ;
Comme les plis de ſa robe mouvante,
Se modelant ſur ſa taille élégante,
Aux yeux d'Hilas, qui ſoupire tout-bas,
En marquent bien les contours délicats !

MAIS au plaiſir d'approcher la Bergère,
Hilas, caché quelques momens, préfére
De voir Zélis dans ce trouble amoureux,
Cet abandon tendre & voluptueux,
Où la Beauté, qui ſe croit ſolitaire,
Laiſſe ſon cœur ſe trahir dans ſes yeux.

ZÉLIS n'a point dormi depuis la veille ;
(La nuit paiſible, où le mieux on ſommeille,
On le ſait bien, n'eſt pas la nuit du jour
Où notre cœur eſt bleſſé par l'Amour).
Ses yeux touchans, chargés d'un doux nuage ;
Ses yeux baiſſés, demandant des pavots,
Semblent moins vifs, mais n'en ſont pas moins beaux ;
Son col panché, dont le lys eſt l'image,
Juſqu'à ſon ſein incliné mollement,

Suit du ſommeil le progrès nonchalant.
Dans nos jardins que le Zéphir néglige,
Telle une fleur s'affaiſſe ſur ſa tige.

ZÉLIS s'endort dans le ſein des erreurs ;
C'étoit Pſiché dormant parmi des fleurs.
C'étoit Vénus, & Vénus ſans parure.
Telle autrefois, au bord du Simois,
Elle s'offrit aux regards de Pâris ?
Mais pour Hilas caché ſous la verdure,
C'eſt plus encor, c'eſt la tendre Zélis.

QUE fit Hilas ? Que fait-on quand on aime ?
L'ignorez-vous ? Hilas étoit Amant.
Le deſir oſe, & non le ſentiment :
L'on tente peu quand l'amour eſt extrême.
Hilas aimoit ; il ſut l'art de jouir,
Sans ces faveurs qu'un tendre cœur ignore,
Qu'il ne veut point, quand il faut les ravir.
Hilas voyoit la Beauté qu'il adore :
Plus délicat, il eut plus de plaiſir.

» QUI peut cauſer cette douce contrainte ?

» Quel eſt l'objet de ce rêve enchanteur ?
» Qu'il eſt heureux, dit Hilas plein d'ardeur !
» La volupté ſur ſon viſage eſt peinte ;
» La volupté s'y joint à la pudeur :
» Accord charmant, que vous flattez mon cœur !
» Ah ! ſi j'étois l'objet de ce menſonge . . . .
» Que j'aimerois à cauſer ſa rougeur !
» Que j'aimerois : (oui, ne fût-ce qu'un ſonge,)
» Qu'ai-je entendu ? Zélis appelle Hilas !
» Je ſuis aimé ! Dieux ! quel bonheur ſuprême !
» Ah ! ſi j'oſois . . . . Et pourquoi n'oſer pas ?
» Eſt-ce offenſer la Beauté qui nous aime,
» Que de vouloir mourir entre ſes bras ?
» Près de l'objet à qui l'on a ſçu plaire ;
» Près de l'objet de nos plus tendres feux,
» Qu'on eſt tenté d'être un peu téméraire,
» Quand il ne faut qu'oſer pour être heureux » !

ZÉLIS ſe plaint ; elle ſemble éperdue.
Zélis, qu'as-tu ? qu'as-tu, belle Zélis ?
C'eſt une fleur par l'orage abattue,
Qui garde encor ſon tendre coloris.
Sa bouche encor nomme celui qu'elle aime,

Mais ce n'eſt plus avec ce nom charmant ;
Titre amoureux, envié des Dieux même,
Le titre heureux, le doux titre d'Amant :
Par toi l'objet d'une flâme ſi pure ;
Par toi, Zélis, le cœur le plus conſtant,
Le cœur d'Hilas eſt appellé parjure !
Il veut voler ; mais au bruit des rameaux,
Zélis s'éveille : en faut-il davantage ?
Le doux Zéphir, le murmure des eaux,
Du foible oiſeau, le plus léger ramage,
Un rien ; ſuffit pour troubler le repos
De la Beauté qui redoute un volage.

LA Nymphe, en pleurs, entr'ouvre ſes beaux yeux
» Ah ! je revois ! Fuyez, (s'écria-t'elle)
» Fuyez, fuyez, ſommeil trop douloureux :
» J'ai trop gémi de votre erreur cruelle.
» Eſt-il donc vrai qu'il trahiroit mon cœur ?
» Non, je rêvois quand je l'ai cru trompeur ;
» Et quand Hilas me dit que j'étois belle,
» Quand je reçus le prix des mains d'Hilas,
» Qu'il me jura d'être toujours fidele,
» Il eſt certain que je ne rêvois pas.

AH ! dit Hilas, d'une voix attendrie,
» Prononce enfin ſur le ſort de ma vie.
» En ſommeillant, tu m'as nommé vainqueur :
» Que le ſommeil alors te rendoit belle :
» Un rêve, hélas ! m'a fait croire au bonheur ;
» Mais tu rêvas que j'étois infidele :
» Belle Zélis, un réve eſt bien trompeur !

JOUR de bonheur, de tranſport & d'ivreſſe,
Que les moments vont leur paroître courts !
Que de ſermens de s'adorer toujours !
Déjà l'Amour ſourit de la promeſſe ;
Mais l'Amour voit Zélis & ſon Amant,
Et ce Dieu même oſe croire au ſerment.
Quels tendres ſoins vont remplir leurs journées !
Quelles ſeront pour tous deux fortunées !
Que de plaiſirs pour Hilas & Zélis !
Qui ſçait aimer, à tout ſçait mettre un prix.
La fleur qu'Hilas fouloit ſur le rivage,
Eſt un tréſor dont Zélis a l'hommage.
Ce tapis verd qui les reçoit tous deux,
Eſt-ce un gazon ? c'eſt un trône à leurs yeux.
Jadis leur voix, ſans grace & ſans cadence,

De leurs cœurs froids peignant l'indifférence,
En ſons confus s'exhaloient dans les airs :
Ils ont aimé, leurs chants ſont des concerts.
Le bonheur naît pour nos Amans fidèles :
Ils s'aiment bien, tout eſt bonheur pour eux.
Pour eux auſſi le Temps reprend ſes aîles ;
Car le temps vole, alors qu'on eſt heureux.

L'OMBRE s'étend dans les fraîches campagnes,
Le Soleil fuit, caché par les montagnes :
Précipité de ſon dôme d'azur,
Sur ſon paſſage il ranime & colore
Les vaſtes flancs de ce nuage obſcur,
Et l'occident que l'aſtre en feu décore,
Reſplendiſſant de l'éclat le plus pur,
Fait oublier les couleurs de l'aurore.
La nuit tranquille avance lentement,
Vient, par degré, voiler le firmament ;
Et la prairie humide de roſée,
Pompant les ſucs dont elle eſt arroſée,
Attend en paix le retour du matin,
Pour rendre alors à l'aurore vermeille,

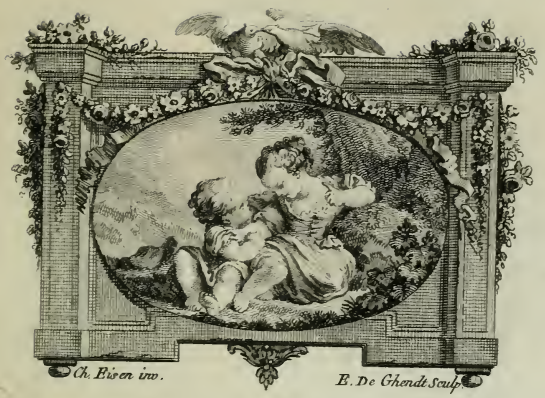
En doux parfums, les tréſors que la veille
A doucement épanchés dans ſon ſein.
Zélis entend, dans le fond du bocage,
Tous les oiſeaux redoubler leur ramage.
Ah ! ſi le ſoir, lui dit le tendre Hilas,
Les ſéparoit, ils ne chanteroient pas.

Il faut pourtant regagner ſon Village !
Que de projets faits pour le lendemain !
On ſe diſpute à qui, le plus matin,
Le lendemain, ſera ſous cet ombrage.
Si nos Amans prenoient leur vrai chemin,
Zélis, à droite, iroit dans le bocage,
A gauche Hilas retourneroit ſoudain :
Mais en amour, eſt-ce ainſi qu'on voyage ?
L'on va, l'on vient : adieu, mon cher Hilas :
Adieu, Zélis ; on s'embraſſe, on ſoupire ;
On fait deux pas, tournant toujours les yeux ;
Puis l'on revient encor pour ne rien dire :
Mais deux Amans parlent-ils jamais mieux,
Que dans l'inſtant qu'ils ſe taiſent tous deux ?
Les voilà donc marchant dans la nuit ſombre :

Qu'ont-ils beſoin des rayons du grand jour ?
Pour les guider dans l'épaiſſeur de l'ombre,
Ils ont tous deux le flambeau de l'Amour.

FIN DU SECOND CHANT.

Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*



LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POÈME.

CHANT TROISIEME.

LE jour ſe leve & rend à la nature
Tous ſes attraits, aux jardins leur parure;
Au firmament ſon azur ranimé,
Au frais lilas ſon bouquet parfumé;
Un vif émail à l'anémone écloſe,
Au lys l'albâtre, & la pourpre à la roſe.

Echo redit la muſique des airs ;
Et le ſoleil rajeunit l'univers.

DANS ce beau jour qu'un doux rayon colore,
De loin, Hilas a dévancé l'aurore.
Zélis paroît, le Ciel eſt plus ſerein ;
» Hilas, dit-elle, & qu'as-tu dans ton ſein ?
» Ah ! comme il bat, Hilas, comme il palpite !

HILAS.

» C'eſt le plaiſir, oui, c'eſt lui qui m'agite
» En ce moment ; car je vais rendre heureux
» Ce que Zélis, peut-être, aime le mieux,
» Ton beau Pigeon, tiens, voilà ſa compagne :
» Le lys paroît moins blanc dans la campagne.
» Tiens, ma Zélis, tiens, pour qu'ils ſoient heureux,
» Il faut toujours que les Pigeons ſoient deux.

ZÉLIS.

» Ah ! donne, Hilas, vois-tu comme elle eſt belle !
» A mon Pigeon elle ſera fidelle.

HILAS.

» Et tu crois donc, Zélis, que la beauté
» Annonce un cœur ſoumis à la conſtance ?
» Que ton Amant, avec cette eſpérance,

» Doit être ſûr de ta fidélité !

ZÉLIS.

» Mais ta Colombe à mon Pigeon reſſemble ?

HILAS.

» Pour en juger, il faut les voir enſemble !

ZÉLIS.

» Mais la Colombe, Hilas, & le Pigeon
» Différent-ils ſeulement par leur nom ?

Hilas propoſe un moyen de s'inſtruire,
Zélis l'approuve avec un doux ſourire.
Moyen charmant, ſecret de volupté :
Qu'on eſt heureux d'inſtruire la beauté !
Les deux Oiſeaux, ſous ces ſaules champêtres,
Si Zélis veut, vont devenir ſes maîtres.
Suivez, Amans, leur manége amoureux.
Leçons d'amour ne ſont rien que des jeux.
O douce étude, où la belle Ecoliere
Brûle déja de pouvoir s'engager !
O douce étude, où le tendre Berger
Apprendra tout de la ſimple Bergere !
Le marché fait d'imiter les Oiſeaux,
Zélis détache à l'inſtant les rézeaux,

Où la Colombe eſt encor priſonniere.
Viens, ô Vénus, échauffer mes tableaux.

DÉJA dans l'air la Colombe ſe joue :
De loin encor le Pigeon fait la roue.
Ah ! je crois bien que les plus doux ſecrets
Vont, dit Zélis, s'apprendre de plus près.
L'amant aîlé devenu moins timide,
Comprime l'air dans ſon vol plus rapide ;
Oſe approcher : il avance, on le fuit.
Zélis veut fuir, ſoudain Hilas la ſuit.
Notre Colombe eſt déja moins rebelle :
A l'imiter la Bergere eſt fidelle.
Plus lentement la Colombe veut fuir :
De ſon amant le plus foible ſoupir
Enfle déja l'albâtre de ſon aîle,
Leurs cols émus ont frémi de deſir,
Et chaque plume a ſenti le plaiſir.
Zélis toujours obſerve ſon modéle :
Ce que l'Oiſeau peut gagner en blancheur ;
Zélis le gagne en vermeille couleur.

VOICI vraiment l'inſtant de la ſcience ;

C'eſt du baiſer la leçon qui commence.
De nos Oiſeaux à demi ſuſpendus,
Je vois d'ici les deux becs confondus;
Près à goûter la volupté ſuprême,
Je vois auſſi nos Amans à leur tour,
Yvres, brûlans de deſirs & d'amour.
» Ah ! dit l'Amante, au jeune Amant qu'elle aime,
» Que de plaiſirs à la fois je reſſens !
Son ſein palpite, & ſes doux battements,
Vont dénouer le ruban qui le touche;
Des demi mots échappent à ſa voix,
Les doux baiſers ont humecté ſa bouche;
Baiſers d'Hilas vous ſurpaſſez vos droits !

Mais qui l'eût dit, qu'une étude ſi tendre
Devoit finir par brouiller nos Amans ?
Que les plaiſirs ſont voiſins des tourmens !
Zélis, hélas ! ne veut plus rien apprendre;
Zélis veut être à l'inſtant ſans témoin.
Hilas s'éloigne, & non pas ſans murmure;
Ah ! convenons qu'en telle conjoncture,
De ſolitude une Belle a beſoin.

MAIS un rival caché par le feuillage,
Avoit ſuivi les charmantes leçons
Qu'aux deux Amans donnoient les deux Pigeons.
Combien Hilas ſouffriroit davantage,
S'il apprenoit qu'un autre les partage!
» Qu'il ſeroit doux, diſoit Almon charmé,
» De recueillir ce qu'Hilas a ſemé!

L'ADROIT Paſteur approchoit de cet âge
Où des amours le cortége volage,
Fermant l'oreille à nos vœux les plus doux,
Déja s'apprête à s'éloigner de nous;
Où, ſi de fleurs notre front ſe couronne,
Elles ſont moins de printems que d'automne;
Où, par malheur, avec moins de deſirs,
On veut avoir preſqu'autant de plaiſirs;
Mais où perdant de ſes droits ſur les Belles,
On aime aſſez à s'en venger ſur elles:
Almon enfin étoit ſur le retour.
Il a quitté l'officieux ombrage,
Et le voilà conduit vers le rivage
Par la malice autant que par l'amour.

ZÉLIS le voit, ſa ſurpriſe eſt extrême.
» Ah ! lui dit-il, apprends-moi donc, Zélis,
» Qui t'a donné la Colombe d'Elmis ?
» D'Elmis, Almon ? Oui d'Elmis elle-même :
» Seroit-ce Hilas qui t'a fait ce préſent ?
» Elmis & lui ſont du même Village ;
» Il la connoît, on ne peut davantage.
» Elmis prétend qu'Hilas eſt ſon Amant,
» Je n'en crois rien.... Mais, quoi ! ſur ton viſage,
» Quelle rougeur, Zélis, quel feu ſoudain !
» C'eſt la chaleur qui colore ton tein ?
» Auſſi pourquoi fuir l'abri du feuillage ?
» De mon troupeau dans ce bois renfermé,
» Nymphe charmante, accepte le laitage :
» Ah ! qu'il eſt frais ! comme il eſt parfumé !
» Que ce côteau donne un bon pâturage !
» On croit ſentir le genêt embaumé.

ZÉLIS jalouſe, inquiéte, incertaine,
Conſent à tout ; Almon franchit la plaine,
Vole, revient & rapporte à l'inſtant
Ce lait ſi pur que la Bergere attend.

Mais dans quel vaſe offre-t-il ce breuvage ?
Ciel ! c'eſt la coupe . . .

» Eſt-elle bien à toi ?
» Lui dit Zélis, Almon, parle, dis-moi ?
» D'où la tiens-tu ? . . .

ALMON.

„ Ce n'eſt point un myſtère ;
» Hilas l'obtint des mains d'une Bergère.
» Pour un baiſer Elmis l'obtint de lui ;
» Pour un mouton je l'ai d'elle aujourd'hui.

» Barbare Hilas, dit Zélis, quel outrage !

ALMON.

» Serois-tu donc la rivale d'Elmis ?

» Barbare Hilas ! répéte encor Zélis.

ALMON.

» Quoi ! tu donnas cette coupe au volage ?
» Regarde-la : vois-tu comme à l'entour
» On a gravé l'emblême de l'amour ;
» Mais de l'amour bien tendre & bien fidele ?
» Vois-tu, Zélis, vois-tu de ce côté,
» Ce beau Pigeon & cette Tourterelle ?
» Des vrais Amans, c'eſt le parfait modéle.

» Vois-tu

» Vois-tu ce chien ſur ce bord arrêté ?
» Symbole encor de la fidélité.
» Ah ! ſi l'Artiſte en gravant cet Ouvrage,
» Avoit prévu qu'il deviendroit un don
» Pour un Berger inconſtant & volage,
» Il n'auroit dû graver qu'un papillon.

ZÉLIS.

» Rends-moi la coupe & reprends un mouton ;
» Dix au-delà, ſi tu veux, davantage.

» Non, dit Almon, non, ce n'eſt pas l'uſage ;
» Rends le baiſer qu'Hilas reçut d'Elmis ;
» Et je te rends la coupe au même prix.

Zélis ſoupire, & Zélis eſt plus belle.
Va, cent moutons, dit le Paſteur malin,
Ne valent pas un baiſer ſur ton ſein.
Mais au baiſer trouvant Zélis rebelle,
L'adroit Berger a changé de projet :
Almon demande à notre Hebé nouvelle
Le ſeul ruban qui pare ſon corſet.
Ah ! j'y conſens, j'y conſens, lui dit-elle,
C'eſt un préſent reçu de l'infidele ;

Zélis l'accorde ; & ſoudain ce bienfait,
Malgré la coupe, eſt ſuivi d'un regret.
Zélis s'enfuit pour pleurer un parjure ;
Tandis qu'Almon tout fier de ſa parure,
Toujours jaloux des plaiſirs qu'il n'a pas,
Pour s'en venger, ſuit les traces d'Hilas.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Ch. Eisen inv *B. De Ghendt Sculp.*

LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POËME.

CHANT QUATRIEME.

L'ASTRE du jour embrâſe le jardin,
Où le zéphir ſe jouoit au matin :
Les lys brûlés, ſur leurs tiges s'affaiſſent ;
Les tricolors ſur les gazons s'abaiſſent ;
Le beau pavot perd ſon éclat vermeil :
L'aigle abattu ſous les feux qui renaiſſent ;

N'oſe fixer le Palais du Soleil.
O Temple verd, ô Berceau frais & ſombre;
De ces forêts fier & ſuperbe Roi,
Chêne orgueilleux, maintenant c'eſt à toi
De diſpenſer les tréſors de ton ombre!
Toi, dont les eaux coulent ſi lentement,
O toi, dont l'urne, en fécondant ces treilles,
Leur prête un frais que leur ombre te rend;
Pure fontaine, arroſe ces corbeilles.

Le tendre Hilas toujours plus amoureux,
Toujours errant dans ſa ſombre vallée,
Loin de Zélis plaintive & déſolée,
Cherche ſa coupe & la demande aux Dieux.
Eh! ſans ce don, plus cher qu'un Diadême,
Comment paroître aux yeux de ce qu'il aime?
Il traverſa la forêt au matin,
A la forêt il retourne ſoudain.
Aux bords fleuris du ruiſſeau de Glicère,
Le triſte Hilas s'eſt aſſis un moment,
Il y défit ſa belle Panetiere:
Vers ce rivage il revole à l'inſtant.

A cet Amant Zélis cherche une excuſe :
L'amour le ſert, la vanité l'accuſe ;
Car au Hameau, comme dans la Cité ;
Un peu d'orgueil ſuit toujours la beauté.
De ſon côté notre Almon plein de ruſe,
Cherche par-tout le Paſteur qu'il abuſe.
Almon ſait bien que l'aſpect d'un rival
Pour le combat fut toujours un ſignal ;
D'un piége adroit il prétend faire uſage ;
L'art peut ſervir, même dans les combats ;
L'art peut ſervir au défaut du courage :
L'ardent Hilas peut bien faire un faux pas.
Enfin peſant le riſque & l'avantage,
Almon croit voir qu'en dépit de l'Amour,
Il pourroit bien, avec un peu d'adreſſe,
De ſon rival enlever, dans un jour,
Le beau ruban, la coupe & la Maîtreſſe.

COMMENT s'y prendre ? Hilas eſt dangereux ;
Il eſt Amant, il ſera courageux ;
On l'eſt toujours, quand on combat pour plaire :
Il eſt Amant, il ſera téméraire.

DANS un vallon où les troupeaux bêlans
Viennent brouter les tapis verdoyans
Du ſerpolet & du treffle ſauvage ;
Où l'épaiſſeur du riche pâturage
Permet à peine aux regards des Bergers
D'y découvrir la corne des Béliers,
Chefs des troupeaux paiſſans dans cet herbage ;
Dans un détour de ce riche vallon,
Bien-tôt le piége eſt dreſſé par Almon :
C'eſt un cordeau qu'un ſaule du rivage
Voit à ſon tronc d'un côté retenu,
Et qu'un buiſſon garni de ſon feuillage,
A quelques pas, tient auſſi ſuſpendu.
Dans le touffu des herbes abondantes,
Le lacs trompeur par ſon poids abaiſſé,
Eſt ſous des fleurs au même inſtant placé.

„ AH ! dit Almon, en ſouriant d'avance ;
„ Qu'il ſera là mollement renverſé !
Il ne veut point de ſanglante vengeance ;
Car ce Berger, qui fut jadis Amant,
Eſt fort malin, mais point du tout méchant.

L'ADROIT Paſteur n'a pas à l'aventure
Choiſi ce lieu propre à ſon impoſture :
Nos fiers Rivaux ſe rencontrent tous deux :
Tu ſais, Amour, lequel doit être heureux.
Soudain Almon fait briller ſur ſa tête
Le beau Feſton de ſa fauſſe conquête :
Hilas croit tout. Ah ! quand on eſt Amant,
On croit toujours le mal trop aiſément.
Un mot d'Almon confirme encor l'offenſe.
L'ardent Hilas s'apprête à la vengeance.
Et l'œil en feu ſemble eſſayer ſon bras.

D'ABORD Almon veut, par ſon éloquence,
A ſon Rival prouver qu'il ne faut pas,
Pour un ruban, livrer tant de combats.
„ Quoi ! lui dit-il, crois-tu que la volage,
„ Si tu me bats, t'en aime davantage ?
„ Si par hazard Hilas étoit vaincu,
„ Plairoit-il plus, quand je l'aurois battu ?
„ Sans nuls combats, moi, j'ai déja ſu plaire ;
„ Du beau ruban je ſuis déja paré :
„ Si je m'expoſe encor pour la Bergere,
„ Battu, crois-moi, je ſerois adoré.

HILAS frémit & d'amour & de rage :
L'adroit Almon dans le détour l'engage,
Toujours recule, & fait mettre entre deux
Le lacs trompeur que l'herbe cache aux yeux.
Alors brûlant d'un amoureux courage ;
» Eh bien, dit-il, j'accepte tes défis ;
» Mais du combat Zélis ſera le prix.
Hilas conſent, & ce Berger fidele
Se croit vainqueur, puiſqu'il combat pour elle.
De ſes yeux noirs, à fleur-de-tête ouverts,
Chaque regard a le feu des éclairs ;
En longs replis ſa belle chevelure
De flots d'ébene entoure ſa ceinture ;
C'eſt un Hector ſous les traits de Pâris ;
Dans tous les ſiens la jeuneſſe déploie
Les doux tréſors dont l'Amour fait ſa proie ;
Ces nerfs tendus, ces muſcles aſſortis,
Effroi d'Almon, & l'eſpoir de Zélis.
Hilas doit tout aux ſoins de la nature.
Le vrai courage a-t-il beſoin d'armure ?
Foibles ſecours ! l'art dont ſe ſert Hilas
Eſt la valeur, ſes armes ſont ſes bras.
Almon le fixe & lentement s'avance ;

Comme

Comme le vent, Hilas vole, s'élance ;
Il va tomber dans le perfide lacs.
D'Almon alors le courage commence.
A l'artifice oppoſant la vigueur,
Hilas combat, ſe releve, retombe :
Almon l'accable au moment qu'il ſuccombe . . .
Trop tôt pourtant Almon ſe croit vainqueur.
D'un bras nerveux ſon rival l'entrelaſſe,
Rompt ce lien dont Almon l'embarraſſe ;
Le fait enfin chanceler à ſon tour,
Retombe encor, ſe releve, & terraſſe
Almon tremblant, qui convient dans ce jour
N'être plus fait pour la lutte & l'amour.
Hilas ſaiſit ſa dépouille flottante ;
Tandis qu'Almon, par le mal qu'il a fait,
De ſon malheur ſe conſole en ſecret,
Hilas pourſuit ſa marche impatiente ;
Goûte un moment l'eſpoir trop douloureux
D'humilier une parjure Amante ;
Croit la haïr, & la cherche en tous lieux.

Tel dans les mois où le pompeux automne
Mûrit les dons de l'Amant d'Erigone,

Le cerf en feu, brâmant ſes fiers amours,
Pouſſe dans l'air ſes ſoupirs longs & ſourds:
Mais qu'un Rival à la ſuperbe tête
Oſe prétendre à ſa belle conquête,
Soudain il vole, il s'agite, il rugit:
Sous leurs efforts la terre, au loin, mugit;
L'air s'épaiſſit de leurs chaudes haleines:
Leurs flancs heurtés vont ébranler les chênes;
Et le Vainqueur multipliant ſes bonds,
Franchiſſant tout dans ſa courſe légere,
Vient retrouver la Biche ſolitaire,
Qui l'attendoit dans le creux des vallons.

Hilas bien-tôt approche de la rive,
Où ſolitaire, & rêveuſe, & craintive,
Zélis ſongeoit à ce baiſer d'Elmis.
Mais que voit-il en retrouvant Zélis?

La Nymphe alors ſe croyant ſeule au monde,
Dans un ruiſſeau, voiſin de l'Eurotas,
(Sans aucun voile,) à la vague de l'onde
Va confier ſes innocens appas.

BEL Eurotas, ta rive fortunée
A retenti des amoureux accens
Dont Appollon adoucit ſes tourmens
Quand il perdit la fille de Pénée.
Quand Jupiter du plus beau feu brûla,
Sur ton rivage on vit auſſi deſcendre
L'Oiſeau divin qui, des bords du Méandre,
Vint triompher de la tendre Léda.
Bel Eurotas, aujourd'hui viens m'apprendre
Les doux accords qu'Appollon fit entendre;
Mais de Léda conviens que le ſouris
Etoit moins doux que celui de Zélis.

QU'AS-TU donc fait de ta fureur ſi vaine?
Heureux Hilas! ah! quel eſt ton eſpoir!
N'étant point vu, que ne vas-tu point voir?
L'Amour ſourit, ſa victoire eſt certaine.
Ah! que ce Dieu, Zélis, ſait bien trahir
Tous les efforts qu'on fait pour te haïr!

DÉJA la Nymphe a, d'une main tremblante,
Saiſi le nœud qui tient en ſon corſet
Tous les tréſors de ſa taille élégante.

Le nœud réſiſte, & Zélis plus ardente,
Rougit bien-tôt en le voyant défait.
Le corſet tombe ; une gorge naiſſante
Repouſſe en vain la gaze tranſparente ;
La gaze reſte, Hilas brûle & ſe tait.
Que vois-je, Amour ? Zélis eſt ſans chauſſure :
Hilas s'enflamme, & Diane murmure.
Laiſſons gronder la Déeſſe des bois :
Pleure à ton tour, partage ſon injure,
O toi, Vénus, dont Paphos ſuit les loix ;
Je vois Zélis détacher ſa ceinture.

» QUOI ! mon courroux a fait place au deſir ?
Diſoit Hilas, » inhumaine, infidelle !
» Etre à la fois ſi perfide & ſi belle ! . . .
» Que je rougis d'avoir eu du plaiſir !

HEUREUX Ruiſſeau qui baignes cette rive ;
Le tendre Alphée envieroit ton deſtin,
Et la prairie où ton onde eſt captive ;
Puiſque Zélis ſe cache dans ton ſein.

FIN DU QUATRIEME CHANT.

LA NOUVELLE

ZÉLIS AU BAIN,

POËME.

CHANT CINQUIEME.

IL faut, Amour, m'apprendre un grand myſtère ;
Quel eſt, dis-moi, ce ſecret enchanteur,
Que dans les Cours tu ne diſpenſes guère ?
Don réſervé pour la ſimple Bergere,
Ce don qui prête un charme à la laideur ;
Et ſans lequel la beauté ne peut plaire.

Amour, dis-moi quelle eſt donc la pudeur ?
Où la trouver cette Vierge céleſte
Qui marche nue & n'eſt que plus modeſte ?
Que le reſpect accompagne en tous lieux,
Mais ſans jamais effaroucher les jeux ;
Dont les beaux yeux où tu choiſis tes armes,
Dont les beaux yeux baiſſés, mais entr'ouverts,
Semblent voiler le reſte de ſes charmes,
Même à l'inſtant qu'ils ſont tous découverts ?

Fille du Ciel, à qui Zélis reſſemble,
Vois ces Amans qu'un ſi beau nœud raſſemble ;
Couvre Zélis de ton voile immortel :
Ce bois ſacré devient ton plus beau temple ;
Aux yeux d'Hilas qui de loin le contemple,
Cache un moment la Prêtreſſe & l'Autel.

Hilas approche, il voit ſur la verdure,
De ſa Zélis les ſimples vêtemens :
[Hilas voit tout, rien n'échappe aux Amans.]
» Eh bien, dit-il, voilà donc ſa parure ?
» Le lin jaloux, ornement de ſon ſein,
» Voilà l'écharpe, & ſur-tout la ceinture

» Qu'elle quitta pour entrer dans ſon bain.

» Vous qui parez l'inconſtante Bergere,
» Vous l'aiderez plus à tromper qu'à plaire :
» Mais qu'ai-je dit ? Non, non, voiles jaloux,
» Zélis ſauroit plaire & tromper ſans vous.
» Qu'avec regret maintenant je vous touche !
(Hilas pourtant les touche à tout moment :)
» Si de Zélis le cœur étoit conſtant,
» Que de baiſers vous donneroit ma bouche !
(Diſant ces mots, il les baiſe à l'inſtant :)
Mais ces baiſers, quelle plus vive flâme
Font-ils encor reſpirer à ſon ame !
Tantôt chargé d'une humide vapeur,
Son œil ſe ferme, ou s'ouvre avec langueur,
Et tout à coup dans ſes yeux étincelle
Un feu brûlant que l'Amour renouvelle.
Où les calmer, ces renaiſſans deſirs ?
Où ? dit Hilas, dans le ſein des plaiſirs.
C'eſt dans ces flots que ſe baigne ma Belle :
Dans ce Ruiſſeau baignons-nous avec elle.

Il va choiſir au-deſſous du courant,

Un lieu ſecret, une grotte écartée,
Où le Ruiſſeau, deux fois ſe reployant,
Semble vouloir de ſa nappe argentée,
Ceindre toujours cette rive enchantée,
Dont Zélis fait le plus bel ornement.

Que j'aime à voir Hilas dans ce moment
Fuir à vingt pas d'une courſe rapide,
Pour ſe baigner bien loin de la perfide!
De ſes bras nuds il fend déja les flots.

» Elle eſt donc là, dit-il, ſous ce feuillage,
» Dont les diſcrets & flexibles rameaux
» Semblent s'unir, ſe courber en berceaux,
» Pour être encor plus voiſin du rivage,
» Où tant d'attraits ſont cachés ſous les eaux?
» Cette onde fuit, ſa pente eſt invincible.
» On le voit bien; car s'il étoit poſſible
» Qu'un ſeul inſtant elle arrêtât ſon cours,
» Où Zélis eſt, elle ſeroit toujours.
» Mais m'étendant de l'une à l'autre rive,
» Tentons au moins de la tenir captive.
» Quand ils auront humecté tes cheveux,

» Au

» Au moins, Zélis, ces flots voluptueux
» Se mêleront à mes jalouſes larmes.
» Crois-moi, Zélis, crois-moi, les flots heureux
» Qui de plus près auront touché tes charmes,
» Seront connus de mes ſens amoureux.

MAIS quel objet vient troubler ſon yvreſſe ?
C'eſt de Zélis le fortuné Pigeon ;
Et ce Berger va lui dire en chanſon
Ce qu'il craindroit de dire à ſa Maîtreſſe.

» Quand ma main lui donna le prix,
» L'autre jour dans le verd Bocage,
» Tendre Oiſeau, tu les entendis
» Les vains ſermens de la volage....

Déja Zélis reconnoît ſon Amant,
La Nymphe alors s'abandonne au courant.
Du frais Ruiſſeau la rive tortueuſe
Dérobe encor la Nayade amoureuſe :
Hilas, Hilas ! que ne peux-tu voler ?
Comme les flots autour d'elle s'empreſſent !
Ces flots ſi purs, ces flots qui la careſſent,
En la quittant, ils doivent te brûler ?
L'Onde s'écoule, & tes ardeurs renaiſſent :

L'Onde qui vient, allume tes desirs ;
Celle qui fuit, emporte tes plaisirs.
Mais à chanter le Berger recommence :
Ondes, Zéphirs, Oiseaux, faites silence.

» Hilas devoit voir cependant,
» Avant de voir changer la Belle,
» La tige du lys éclatant
» S'armer d'une épine cruelle.
» L'épine, comme auparavant,
» N'arme que la rose nouvelle ;
» Et des rubans de l'infidelle,
» Almon se pare en ce moment !

Soudain Zélis, sous le crystal lympide
Ensevelit ses charmes innocens,
Et du plus creux de sa grotte liquide,
Au beau Pigeon adresse aussi ces chants :

» O toi, des Amans le modéle,
» Oiseau ! si, sur les pas d'Elmis,
» L'Amour avoit guidé ton aîle,
» Tu saurois mieux qui, de Zélis
» Ou d'Hilas, est le moins fidéle.
» Tu dirois comment cette Elmis
» Sut payer la coupe chérie....

Ma coupe, ô Ciel ! & qui me l'a ravie ?
Dit le Berger ſe montrant à Zélis....

QUEL bruit affreux ! quels éclats de tonnerre !
Le Ciel s'embrâſe & fait trembler la Terre.
Du champ de l'air le rayonnant azur
Eſt éclipſé ſous un nuage obſcur.
Tous les berceaux du gémiſſant feuillage
De leur dépouille ont jonché le Bocage.
L'Onde & le Feu ſe diſputent les airs ;
Les noirs torrens vomis par les montagnes ;
Changent en mer les plaintives campagnes.
Mon œil bleſſé fuit les brûlans éclairs.
Zélis, Hilas, regagnez le rivage,
Fuyez, Fuyez.... ils demeurent toujours.
L'éclair en vain brille & fend le nuage :
L'œil de l'Amant ne voit que ſes Amours.
Il n'eſt plus tems, & la foudre étincelle.
Qu'ai-je entendu ? Quels lamentables cris !
Volez, Hilas, à la voix de Zélis.
Trop vainement il s'élance vers elle
Comme un rameau par Eole agité,
Par le torrent lui-même eſt emporté ;

Il ſemble fuir lorſque Zélis l'appelle.
Elle ſuccombe ; ô malheureux Hilas !...
Dieux ! quel objet ! Dieux ! Zélis éperdue
Eſt le jouet du fougueux Eurotas !
Mais, Ciel ! les flots la portent dans ſes bras !
Dans ſes bras nuds, il preſſe Zélis nue.
Tout ce que peut la jeuneſſe & l'amour,
Hilas le peut, il combat, il s'élance ;
Il eſt vainqueur & vaincu tour à tour.
Zélis lui rend la force & l'eſpérance ;
Au ſein des nuits, c'eſt l'aſtre du beau jour.
En vain les flots ont laſſé ſon courage :
Zélis en pleurs ranime ſon tranſport.
Chaque ſuccès pour elle eſt un hommage.
Une careſſe eſt le prix d'un effort.
Nouveaux baiſers & nouvel avantage.
Amour, Amour, nos Amans ſont au port.

FIN DU CINQUIEME CHANT.

Ch. Eisen inven. *N.r le Mire Sculp.*

LA NOUVELLE
ZÉLIS AU BAIN,
POËME.

CHANT SIXIEME ET DERNIER.

BELLE Vénus ! ô toi l'ame du Monde,
Qui dans les airs embraſes de tes feux
L'eſſain aîlé du peuple harmonieux,
Et les tritons ſous l'écume de l'onde ;
Qui de nos monts perçant les flancs poudreux,
Viens y verſer la volupté féconde ;

Toi dont les biens, les plaiſirs éternels
Sont les plaiſirs que tu fais aux mortels!
C'eſt à préſent qu'il me faut un air tendre:
Vénus, deſcends, deſcends pour me l'apprendre.

Mais la nuit regne... ô nuit, comme le jour,
Et mieux que lui tu peux ſervir l'amour;
Dans le ſecret de tes ombres heureuſes
Croiſſent ſur-tout les palmes amoureuſes.
Le jour éclaire un fougueux Conquérant:
Mais la nuit ſert les projets d'un Amant.

Vous des Beautés qui liront cet Ouvrage;
Vous des Beautés dont j'attends un ſouris;
O la plus belle [& même la plus ſage!]
Que feriez-vous, ſi vous étiez Zélis?
Sans vêtemens, ſeule, après un orage,
Près d'un Berger habillé comme vous,
De pleurs de joie arroſant vos genoux;
Près d'un Berger dont le jeune courage
Vous eût ravie aux horreurs du naufrage;
Vous eût ſauvée, au riſque du trépas,
Si vous aimiez?... Triomphe, heureux Hilas!
Goûte le prix de ta flâme conſtante,

Il t'appartient : Zélis n'oppoſe plus
A tes deſirs, que cette main tremblante ;
Que ces ſoupirs, ces engageans refus,
Derniers combats de la pudeur mourante,
Efforts charmants faits pour être vaincus.
O doux momens des langueurs amoureuſes,
Entier oubli des heures douloureuſes,
Comble des biens que l'homme peut goûter !
Calme, tranſports, baiſers, ſoupirs de flâme,
Plaiſirs des ſens unis à ceux de l'ame,
Qui vous connoît, a droit de vous chanter !

Hilas déja craint pour ſa jeune Amante,
L'air de la nuit, ſa fraîcheur pénétrante :
Comment, hélas ! pouvoir l'en garantir ?
Cette Zélis qu'il aime, qu'il adore,
Eſt une fleur qui, pour s'épanouir,
N'a pas beſoin des larmes de l'aurore :
De cette fleur Hilas eſt le zéphir :
Son ſouffle ſeul a droit de l'entr'ouvrir.
Il tremble, il craint qu'un rien ne l'endommage ;
Seul, inconnu, ſur un lointain rivage,
Pendant la nuit quel ſecours découvrir ?

Il cherche encor, & ne voit que lui-même
Qui puiſſe au froid dérober ce qu'il aime.
Tu vois ſon but, Amour, tu l'applaudis.

En ce moment ſi des voûtes céleſtes
Il doit tomber quelques vapeurs funeſtes,
Il veut au moins en préſerver Zélis.
» Permets, dit-il, qu'à ta bouche de roſe
» Hilas uniſſe une bouche mi-cloſe,
» Que mon ſein touche au lys de ton beau ſein ;
» Qu'en la baiſant je couvre la foſſete
» Que ſur ta joue Amour exprès a faite,
» Où le zéphir vient cacher ſon larcin,
» Où le ſourire a choiſi ſa retraite,
» Et que l'aurore au retour du matin,
» Viendroit remplir de ſes perles glaçantes,
» Croyant verſer ſes larmes odorantes
» Dans le calice embaumé d'un jaſmin. . . .
Il dit & fait tout ce qu'il vient de dire.
Tout eſt couvert & tout eſt careſſé ;
Un ſein d'albâtre eſt à l'inſtant preſſé
Sur un beau ſein qui palpite & ſoupire.

Mais,

Mais ſans brûler, réchauffe-t-on Zélis ?
De nouveaux ſoins valent un nouveau prix.
Hilas l'obtient, & témoin de ſa gloire,
L'Amour écrit ſa ſeconde victoire :
Ah ! qu'elle eſt douce !... Extaſe du bonheur,
Par tous ſes ſens, paſſez juſqu'à ſon cœur !
Trop enivré de ſon plaiſir extrême,
Il n'en jouit d'abord que pour lui-même ;
Mais par degré il double ſa valeur,
En le voyant goûté par ce qu'il aime.
Plaiſirs reçus, que vous êtes flatteurs !
Plaiſirs donnés, vous êtes enchanteurs !

Mais déja luit le pâle crépuſcule.
Zélis fixant les campagnes de l'air,
Avec le jour, ſent croître ſon ſcrupule.
Son œil baiſſé n'eſt qu'à peine entr'ouvert.
Dès qu'Hilas voit, il veut voir davantage ;
Pour détourner un projet qui l'outrage,
Zélis le tient plus ſerré dans ſes bras,
Autour de lui forme d'amoureux lacs.
Hilas ſe plaint ; Zélis brave ſa plainte,
Et le couvrant de cent baiſers de feux,
Rend à ſon cœur ce qu'elle ôte à ſes yeux.

DANS les transports de ton ame épérdue,
Epuise, Hilas, la coupe des desirs :
Dans ce moment tu sens trop de plaisirs
Pour pleurer ceux qu'on dérobe à ta vue.
Qu'ils sont heureux nos Amans enflâmés !
Qu'ils sont heureux ! ils aiment, sont aimés.
Ce n'est point l'œil ni la main qui jouissent.
Egalement dans tous leurs sens charmés,
Des voluptés les concerts retentissent :
D'un seul accord leurs organes frémissent ;
L'Amour les voit, leur sourit, leur répond :
A cet accord tous leurs sens applaudissent ;
Et le bonheur en un seul les confond.
Un doux sommeil suit une douce yvresse.
L'Amant charmé, sa charmante Maîtresse
Ferment les yeux aux approches du jour ;
Et la pudeur en rend grace à l'Amour...

A d'autres chants préparons notre oreille.
L'aube paroît, la nature s'éveille.
De l'horison le cercle qui s'étend,
De feux & d'or, brille vers l'Orient.
Sur le fond pur des voûtes azurées,

Je vois déja les bandes diaprées
Que peint l'aurore & l'aſtre renaiſſant :
Par le reflet de ces teintes pourprées,
L'œil voit au loin les plaines d'Occident,
D'un feu moins vif doucement colorées.
Mais quel preſtige & quel raviſſement !
Ce temple d'or, cette ſuperbe nue,
Semble quitter le ſein du firmament,
Pour enchanter de plus près notre vue.
Tous les rayons de l'arc brillant d'Iris
Sont à mes yeux mille fois reproduits.
Sur ce nuage on vit jadis Céphale
Au ſouffle pur des zéphirs amoureux,
Avec l'aurore, enlevé juſqu'aux Cieux :
De ce nuage où l'émeraude étale
L'émail changeant de ſon verd coloris,
Où le ſaphir le diſpute au rubis,
Où le rubis le diſpute à l'opale ;
Tous les Amours vont ſourire à Zélis.
Tandis qu'à nous lentement il s'avance,
L'un de ces Dieux ſur le dos s'y balance,
Promene en l'air ſon œil malicieux,
Et s'applaudit en liſant dans les Cieux

Le ſombre ennui qu'y cauſe ſon abſence.
Un autre Amour profitant du ſommeil,
Soudain fend l'air, & de ſa bouche cloſe,
Oſe ravir un baiſer ſur la roſe
Que doit cueillir Hilas à ſon reveil.
Mais un ſignal auſſi-tôt le rappelle :
L'Amour fidéle eſt décent & diſcret.
Bien que Zélis au grand jour ſoit plus belle,
L'Amour ſait bien que Zélis gémiroit
Si le réveil, dans ce déſordre extrême,
La découvroit aux yeux de ce qu'elle aime.
Il ſait encor, (que ne ſait pas l'Amour ?)
Qu'en ce moment le Berger à ſon tour,
Seroit peut-être embarraſſé lui-même,
Si ſa Zélis le voyoit au grand jour.
De nos Enfans les bandes raſſemblées,
Au même inſtant, ſur Hilas & Zélis,
Ont fait tomber une moiſſon de lys
Et des monceaux de roſes effeuillées.

HILAS s'éveille, & l'Amant enflâmé
Veut découvrir une goige charmante :
Aux vœux d'Hilas la fleur obéiſſante

Laiſſe envoler ſon tréſor parfumé ;
Mais l'Amour veille à ſon magique ouvrage ;
Et dès qu'Hilas porte ailleurs ſon hommage,
Que d'autres lys ſont par lui diſperſés,
Les premiers lys ſont ſoudain replacés. . .

QUITTONS enfin l'impuiſſante Féerie ;
La vérité vaut mieux que la magie.
O vous, Amans, qui m'avez écouté,
Ouvrez vos yeux, mais à la vérité
Que je cachois ſous cette allégorie.
Ce beau tapis des plus vermeilles fleurs,
Dont j'ai voilé la Bergere ingénue,
Peint de Zélis, qui rougit d'être nue,
Et la décence & les vives couleurs :
Ce beau nuage embelli par l'aurore,
Ce firmament plus radieux encore,
N'eſt que le Ciel que l'on voit chaque jour ;
Mais ce Ciel vu par les yeux de l'Amour.
O firmament, que le ſoleil décore,
Scene pompeuſe, admirable appareil,
Que la nature étale à ſon réveil,
Que l'on connoît bien peu ton prix ſuprême ;

Que l'on eſt loin de ſentir ta grandeur,
Quand ce n'eſt point aux bras de ce qu'on aime
Que l'on contemple & bénit ta ſplendeur !
Non, ce n'eſt point dans une Iſle enchantée,
Que par zéphir la Bergere portée,
Dans un Palais rayonnant de ſaphirs,
Retrouve Hilas & d'éternels plaiſirs.
Zélis, Hilas retournent au Village :
Pour leur Palais ils auront le Bocage,
Où de leurs cœurs ils ſe ſont fait préſent,
Ils s'aimeront : voilà l'enchantement.

FIN.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED